

Lacan Quotidien



À ciel ouvert : la transmission d'une expérience de dessillement du regard

par Anne Chaumont



La salle était comble au cinéma Le Parc à Liège pour l'avant-première du film *À ciel ouvert* de Mariana Otero. Rehaussée de la présence des frères Jean-Pierre et Luc Dardenne qui l'ont produit, la projection fut prolongée d'un heureux débat avec la cinéaste, aux côtés de Bernard Seynhaeve, directeur du Courtil, et de Sophie Simon, intervenante.

Ce documentaire réalisé au Courtil nous offre résolument une « expérience lente et exaltante d'un dessillement du regard » (1).

Éloignée de tout voyeurisme, une pudique déambulation faite d'allers et retours entre le quotidien de la vie d'un groupe d'enfants et les réunions cliniques entre les intervenants nous fait vivre avec beaucoup d'intelligence la rencontre avec l'énigme de quelques enfants, ceux-là mêmes qui ont choisi de se servir de la caméra chevillée au corps de la cinéaste. En prêtant une qualité de présence remarquable rejoignant ainsi celle des autres intervenants, celle-ci met le spectateur en position de regarder et d'entendre autrement. C'est la succession de séquences révélant les petites surprises du quotidien, les inventions produites dans des ateliers originaux, et laissant aussi parler les corps et les silences, puis s'interrompant pour que l'on ne sache pas la suite, qui fait progressivement jaillir la logique de ce qui apparaît au départ opaque ; « un exploit, qui fait de ce film une poésie », comme l'a souligné pour nous Bernard Seynhaeve.

Le trajet filmé d'Alyson m'est apparu à ce titre particulièrement éclairant : jeune fille au corps émietté comme les puzzles dont la réalisation l'apaise, elle va s'animer sous le regard de la caméra. C'est ce regard qui va repérer sa pratique de grattage dans le sol du jardin :

elle tente par celle-ci de dompter l'approche d'insectes grouillants et dégoûtants qui concernent le réel qui la persécute. Elle les montre ensuite à la caméra, saisissant quelque chose du cadre de l'image. Elle pourra ensuite y mettre tout son corps : elle prendra l'initiative d'une scène touchante où elle se sert de la caméra pour vérifier si elle est dans le cadre en en cherchant les bords (« *et là, tu me vois... et là-bas, et là, et là ?* », entrecoupé de « je te vois ! »). Le regard-caméra va ainsi lui permettre de rassembler son corps et de courir sans tomber ; tout comme dans cette magnifique scène finale durant laquelle elle se retourne pour voir le regard qui la regarde pendant qu'elle court avec gaieté : Alyson est devenue une actrice !

Toute la force artistique de ce film est de révéler et de rejoindre, par sa forme, l'essence de ce qui est en jeu dans le sujet filmé : le *sans synopsis* préalable rejoint le *sans programme* d'une certaine pratique orientée par la psychanalyse. Comme ce qui caractérise l'écriture de ce film, « les histoires se racontent à rebours au Courtil », selon la belle formule proposée par Mariana Otero ; une « syntonie » entre ce qu'une institution comme le Courtil défend et l'éthique du regard de la réalisatrice, comme l'a souligné Patricia Bosquin-Caroz dans l'échange qui a suivi.

Des rencontres très fortes ont eu lieu ce soir-là au Parc à Liège. Elles s'enrichiront encore par la lecture du très lumineux petit livre compagnon du film.

1 Otero M. et Brémont M., *À ciel ouvert, entretiens. Le Courtil, l'invention au quotidien*, Paris, Buddy Movies, 2013, p.9.

... et la série d'articles consacrés au film parus dans LQ :

- ^ [LQ 340](#) : « Mariana Otero, « une intervenante à caméra » au Courtil », entretien réalisé par Antoine De Baecque.
- ^ [LQ 342](#) : « Un film rare sur le sentiment de la vie », par Bruno de Halleux ; « L'univers du possible », par Delia Steinmann ; « Le Courtil en trois questions ».
- ^ [LQ 351](#) : « Ouverture à propos de *À ciel ouvert* de Mariana Otero », par Jean-Pierre Rouillon.
- ^ [LQ 360](#) : « *À ciel ouvert* au festival « Traces de vie » » par Claudine Valette-Damase et « Mariana Otero à Nonette », par Simone Rabanel.
- ^ [LQ 362](#) : « A propos de *À ciel ouvert* », par Jean-Pierre et Luc Dardenne.
- ^ [LQ 365](#) : « L'invisible est devenu visible... », par Delia Steinmann.
- ^ [LQ 369](#) : « Ciel, nues, trouées », par Nathalie Georges-Lambrichs

... Retrouver l'entretien avec Mariana Otero, par Bernard Seynhaeve et Marlène Belilos, réalisé par Thomas Boujut : [ici](#)



A CIEL OUVERT - Entretien avec Mariana Otero on Vimeo.



Mudwoman

par Isabelle Rialet-Meneux

Une fois de plus, Joyce Carol Oates nous éblouit. Elle partage avec Philip Roth l'honneur de représenter ce qu'il y a de mieux dans la littérature américaine contemporaine – tous deux dignes héritiers des grands Faulkner, Hemingway, Fante, Carver. Universitaire reconnue et auteur prolifique de plus d'une centaine d'ouvrages dont les inoubliables *Blonde* (2000) et *Les Chutes* (2005), finaliste du Pen Faulkner Award, du Prix Pulitzer et du National Book Award entre autres distinctions, elle enfin qui manqua de peu à deux reprises le Prix Nobel de Littérature, revient cette année avec un roman puissant *Mudwoman* (1), qu'elle extirpa d'une longue période de deuil après la disparition de son mari, Raymond Smith, en 2008.

Ce dernier opus lui est apparu en rêve à travers une image obsédante : « Une femme assise à une table, brillante, accomplie, mais seule, avec de la boue sur le visage » (2). De cette vision étrange, naît la fiction : « Je me suis dit que cette femme se souviendrait de son passé, un passé qui la renverrait à la boue, à quelque chose de primitif » (3). Ce personnage n'est-il pas un double de l'écrivain, une femme ayant, comme elle, percé « le plafond de verre » ? C'est bien d'une rencontre avec le réel dont il s'agit dans *Mudwoman* et de l'aliénation comme de l'attachement d'un sujet à ce réel qui le fonde. J. C. Oates écrit : « Car nous chérissons plus que tout ces lieux où nous avons été conduits pour mourir mais où nous ne sommes pas morts » (4).

L'histoire : abandonnée à l'âge de trois ans par une mère démente et fanatique au milieu de la boue des marais des Adirondacks, la petite Jedina est miraculeusement sauvée puis adoptée par un couple de quakers, membres de la Société religieuse des Amis, bien décidé à voir « la victoire de la lumière sur la confusion et la dissension ». Le secret sur son histoire est alors scellé et, rebaptisée Meredith Ruth Neukirchen, elle deviendra quarante ans plus tard la première femme présidente d'une université de renom. Femme du devoir, épuisée par une lourde charge de travail, fidèle au caractère rigide qui est la marque de son éducation pour la remplir dignement, ravagée par une histoire amoureuse sans avenir et inquiète de la crise grandissante que traverse son pays à la veille du conflit avec l'Irak, *MR* vacille et perd la raison. Le traumatisme originaire refoulé rejaillit à la faveur d'un discours qu'elle doit prononcer sur les lieux de son enfance.

Elle entreprend alors un voyage mi-onirique, mi-réel sur les terres qui l'ont vue naître. Le passé fait retour et nous assistons à l'imprévisible collision du sujet avec le réel de ses origines et les événements de corps qui en sont la marque : effroi devant l'aphasie nouvelle, corps qui se dérobe, images cauchemardesques qui la hante, lutte contre la tendance somnambulique née du choc de cet abandon.

Quelle femme nouvelle peut renaître d'une telle boue ?

Nul autre que J. C. Oates ne sait écrire la folie, le moment où tout bascule dans la vie d'une femme (*Les Chutes*, 2005), le ravage maternel (*Petite sœur, mon amour*, 2009), la paranoïa larvée ou bruyante qui hante l'Amérique et où s'égarer de plus en plus d'épaves ravagées.

Il faut la lire pour saisir comment une fois encore l'artiste toujours nous précède pour lire le désordre du monde.

1 Oates J. C., *Mudwoman*, traduction de Claude Seban, Éditions Philippe Rey, Paris, 2013.

2 http://www.liberation.fr/livres/2013/09/01/joyce-carol-oates-la-reine-araignee_928640

3 *Ibid*

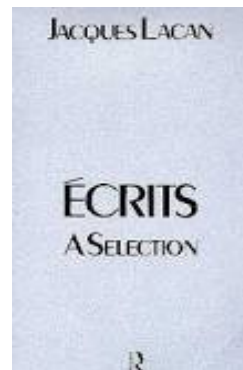
4 Oates J. C., *Mudwoman*, *op. cit.*, quatrième de couverture.

Les *Écrits* de Jacques Lacan dans le « taudis » de Francis Bacon ?

par Gustavo Freda

7, Reece Mews - *L'atelier de Francis Bacon* est le titre d'un livre de photographies de Perry Ogden préfacé par John Edwards et paru aux éditions Thames & Hudson en 2001.

7, Reece Mews, dans le South Kensington à Londres, est l'adresse de la maison-atelier où Francis Bacon vécut et travailla de 1961 à 1992. En 1998, John Edwards, son héritier, fit don de l'atelier et de son contenu à la Hugh Lane Municipal Gallery of Modern Art de Dublin et Perry Ogden fut invité à prendre les dernières photographies de cet espace privé avant son démantèlement. De toutes les prises de vue (une soixantaine), seulement trois sont consacrées à d'autres lieux que l'atelier et à une salle qui faisait office de cuisine-salle de bains. On y voit les livres que Bacon possédait chez lui. Si on laisse de côté les livres d'art, les dictionnaires, les dictionnaires de langues, les volumes de cuisine (Bacon était un excellent cuisinier), les guides Michelin et les encyclopédies, la bibliothèque universelle de Bacon se réduisait à une centaine de textes. Quels auteurs découvre-t-on ? Heidegger, Joyce, Amis, Proust et Genet en français (Bacon le lisait), Wittgenstein, le *Freud* de Peter Gay, Freud (le « Moïse »), Bowels, Nietzsche, Wilde, Pound, Shakespeare, un volume de la Pléiade dont nous n'avons pas pu reconnaître l'auteur, Yeats, et quelques autres.

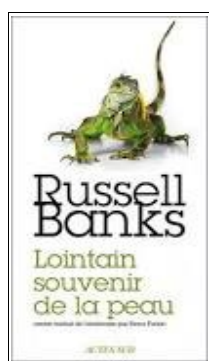


Si l'on affine la vue, on découvre sur une de ces photos, à droite, dans une pile de livres partiellement cachée, la tranche d'un livre blanc où on lit : *Écrits - A sélection* ..., la base d'un ventilateur masquant le nom de l'auteur. On peut faire l'hypothèse qu'il s'agit d'une des éditions de la sélection des *Écrits* de Lacan en anglais. Soit *Ecrits - A sélection*, W.W. Norton & Company, soit *Ecrits - A Sélection*, London-Tavistok, tous deux traduits par Alan Sheridan. Il peut s'agir d'une autre version ou d'un autre livre. Parions qu'il s'agit bien des *Écrits* en anglais et restons sur cette belle surprise ! Les *Écrits* de Lacan dans le *taudis* de Bacon, sur une commode de bois précieux, près de Montaigne et du duc de Saint-Simon, parmi les liasses de livres sterling qui avaient fini par perdre de la valeur - cachées depuis des décennies afin que son ami George Dyer ne les trouve pas -, au milieu de vins français et de champagnes millésimés...

family-watchdog . us et son antimatière

par Jean-Noël Donnart

Le National Sex Offender Registry, accompagné du site *family-watchdog . us*, est un service mis en place par le département de la Justice américain pour que toute personne puisse localiser, grâce à Internet, les délinquants sexuels condamnés. Dans son roman récemment traduit, *Lointain souvenir de la peau*, Russell Banks dessine avec brio l'autre face de cette « géo-localisation » par l'Autre du sujet, ainsi épinglé de son Un de jouissance : celle du rejet du réel sans loi qui échappe à l'image mais l'accompagne intimement.



Russell Banks nous conte ainsi une Amérique contemporaine aux prises avec une certaine politique de la jouissance et du symptôme à travers le récit de la rencontre d'un jeune « délinquant sexuel » de 21 ans, nommé « le Kid », addict au porno sur Internet, et d'un professeur d'université obèse. Au départ du roman, « le Kid » entre dans une bibliothèque - lieu qu'il n'a guère fréquenté jusque-là - mais qui lui est interdit désormais car il ne peut s'approcher à moins de 800 mètres de lieux susceptibles d'être fréquentés par des enfants. Il demande à la bibliothécaire de consulter le fameux *familywatchdog.us* et donne son adresse : son image apparaît à l'écran. « C'est vous..., n'est-ce pas ? », lui dit-elle. Le Kid doit alors se tirer... Que fera-t-il de cette géo-localisation par l'Autre de son être ?

À l'issue de son parcours, le Kid se souviendra du surgissement de ce réel « où il est arrivé à se percevoir sous l'image aplatie d'un homme sur un écran d'ordinateur (1) » et se demandera « pour la première fois, s'il y a un moyen pour lui de donner une troisième dimension à cette image bidimensionnelle et de devenir ainsi pleinement vivant »... Dans son écriture remarquable Russell Banks en décrit le chemin : « Ça doit être effectué mentalement, aller de l'intérieur vers l'extérieur : ça ne peut pas être un rôle qu'on joue pour les caméras et pour Internet (...). Non, il faut que ça commence au plus profond de soi, dans le trou noir d'antimatière qui se situe au centre exact de qui on est. Titille cet endroit ne serait-ce qu'un peu, dira-t-il encore, et le reste suivra : (...) Et du feu, de la terre et de l'eau émergeront de la chair, les os et le sang que sa peau enveloppera ».

Le génie de Russel Banks est ainsi de faire saisir que c'est par l'abord de ce point extrême au sujet - « ce trou noir d'antimatière qui se situe au centre exact de qui on est » - qu'une chance est donnée au sujet d'apercevoir la vérité de son symptôme, suivant d'autres coordonnées que la « géo-localisation » de l'Autre et son cortège de ségrégation et d'identification mortifère. Soit une autre réponse à la toxicité des symptômes actuels : par la prise en compte d'un réel, envers de ce nouage imparfait de l'image, de la science et de la peur quant à ce qui de la jouissance échappe au discours.

1 Banks R., *Lointain souvenir de la peau*, Actes sud, Babel, 2012, page 526



LU CE JOUR

par Jam

7 mars

Débilité du savoir

Jean-Claude Milner : « *Du reste, à force de dénoncer l'inégalité entre savoir et ignorance, on assiste de plus en plus à la domination de l'ignorant sur celui qui sait.* » Interview dans le mensuel *Causeur*.

Puissance du complexe familial

Marcel Gauchet : « *En fait, force est de découvrir que les familles sont plus fortes que l'école au final.* » Interview dans l'hebdo *Marianne*.

Napolio

Lionel Jospin sur Napoléon : « *Quant à son héritage, il reste quelques grandes institutions, mais aussi une certaine nostalgie française de la grandeur factice, associée paradoxalement à un manque de confiance qui conduit parfois nos compatriotes à soupirer après un pouvoir fort.* » Interview dans l'hebdo *Le Nouvel Observateur* (ci-dessus, l'Empereur Napoléon Ier par Ingres, 1806).

8 mars

Boulevard de la mort

Tolstoï : « *C'est maintenant seulement que les récits des premiers temps du siège, alors qu'il n'y avait à Sébastopol ni fortifications, ni troupes, ni moyens physiques de résistance, et que cependant on avait l'assurance complète que la ville ne se rendrait jamais, de cette époque où ce héros digne de la Grèce antique, Kornilov, disait, en passant sur le front des troupes : « Nous mourrons, mes enfants, mais nous ne livrerons jamais Sébastopol », où nos soldats, qui étaient loin d'être des phraseurs, répondaient : « Nous mourrons ! Hourra ! », c'est maintenant seulement que ces récits ont cessé d'être à vos yeux de belles légendes, pour devenir une réalité, des faits.* » Extrait des *Récits de Sébastopol*, 1855.

Boulevard de l'amour

Marivaux : « *Oh ! oui : point de quartier. Il faut l'achever, pendant qu'elle est étourdie.* » Dubois, valet, à Dorante, prétendant, au sujet d'Araminte, à séduire. Dans *Les fausses confidences*, 1737, au Théâtre de l'Odéon ce jour, dans une mise en scène de Luc Bondy.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ [suivre Lacan Quotidien :](#)

▪ecf-messenger@yahogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [éric zuliani](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : [oscar ventura](#)

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoo.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •